

Crises de possession : le message de jeunes indiennes à la frontière entre deux mondes¹

Tania Roelens²

L'éclairage mythique permet à l'anthropologie et à la psychanalyse de dialoguer et d'enrichir mutuellement leurs observations, chacune gardant sa spécificité. Si les cultures amérindiennes codifient les manifestations pathologiques, comme par exemple les crises de possession, produites à l'occasion de certaines situations d'infortune ou de transgression de règles et de tabous, les situations de contact interculturel, d'exil, de crise d'identité en rapport avec l'obéissance contradictoire à des signifiants maîtres différents peuvent susciter des troubles qui échappent en partie à l'interprétation traditionnelle. Il est des manifestations qui nous renvoient au caractère universel de l'hystérie non seulement du fait de leur ressemblance avec les formes de celle-ci connues dans l'histoire (conversion somatique, convulsions, visions, dépersonnalisation...) mais surtout parce qu'elles ont à voir avec une interrogation irréductible par aucun système symbolique constitué, qui est la question de la vérité et du lieu du savoir à partir de la position féminine, message adressé au père et à travers lui au maître. Quoi de moins étonnant que de rencontrer de tels symptômes au moment de l'adolescence qui inscrit l'identité sexuelle des sujets dans leurs corps et dans leurs désirs, et dans la collectivité à travers le traitement social et culturel que cette phase de transition implique. Si le destin d'un groupe ethnique se trouve menacé quant à son organisation et sa survie en termes d'alliance et de filiation, c'est-à-dire au niveau individuel en termes de choix matrimoniaux, de sexualité et de fertilité, il n'est pas étonnant de voir les adolescents inscrire au nom du groupe dans leur propre corps, et spécialement celui des jeunes filles célibataires, la faille d'un système symbolique en péril. Y a-t-il relation entre la mise en scène traditionnelle de la possession et le symptôme hystérique ? Telle sera une des questions posées ici à propos de convulsions collectives survenues dans un village d'indiens Emberas de Colombie.

Les mythes amérindiens illustrent la relation à l'autre et ses implications dans l'harmonie du groupe : situé d'une part du côté des monstres, des étrangers, des animaux, du chaos non organisé de la nature l'autre est menace de rapt mortel et de cannibalisme. Il est d'autre part le témoin pour les humains du respect des règles symboliques, sous forme d'êtres, d'esprits, de doubles ou d'âmes (de morts, d'animaux totémiques...) dont l'attitude alliée ou agressive sera le signe de la conformité ou non du groupe humain aux règles d'organisation et d'alliance adoptées dans son histoire jusque dans l'actualité de la colonisation. Le shaman est pour le groupe l'instrument de la communication avec ces forces occultes qui interpellent la vie quotidienne des humains.

¹ Article publié dans *La clinique lacanienne* N°3, *L'hystérie* (II), Editions éres, 1998.

² Psychanalyste, psychiatre, anthropologue en Colombie de 1987 à 2008.

Dans la culture indienne embera, les *hai*, esprits des morts (mal enterrés), esprits de plantes et d'animaux du monde d'en-bas, présentent cette double caractéristique d'être causeurs de maux et auxiliaires du pouvoir thérapeutique du shaman, dont le nom *haibana*, signifie "réunion de *hai*" ; son pouvoir dépend de la somme d'esprits rencontrés lorsqu'ils déambulent en quête d'un maître et du nombre de cures qu'il a réalisées avec succès. Les crises de convulsions sont connues en territoire traditionnel comme trouble touchant les jeunes filles et sont interprétées comme des attaques de possession par les *hai* (*hai wamia* = processus d'ouverture aux *hai*) en relation avec la vulnérabilité des jeunes filles pubères célibataires face à la séduction de ces esprits ancestraux. Ces attaques surgissent "normalement" au cours des fêtes cérémoniales et individuellement dans les cas de jeunes femmes fertiles n'ayant pas suivi le rituel d'initiation³.

L'exemple décrit ici est un phénomène collectif de convulsions qui affecta pendant environ neuf mois un petit groupe indien vivant dans la montagne, obligeant les habitants à se déplacer vers la ville, mobilisant les institutions des blancs et faisant la une de la presse nationale ; pendant leur séjour en ville un shaman de la même ethnie a été tué puis un autre expulsé. Lors de notre première visite à ce groupe, nous avons été invités⁴ par l'un des chefs à donner notre avis sur ces crises : sept jeunes filles indiennes et deux garçons se roulent et se contorsionnent par terre sous le regard perplexe mais aussi déjà un peu indifférent de leurs parents et de visiteurs étrangers. Des hommes adultes portent, en essayant de contenir ses mouvements, une jeune fille vêtue d'une robe blanche immaculée, qui gesticule dans leurs bras. Elles perdent connaissance ou bien crient, insultent, rugissent, rient, mordent, donnent des coups, elles voient des êtres monstrueux moitié-homme, moitié-animal, elles sentent des serpents se lover dans leur ventre, elles voient des squelettes dans le corps des vivants et même celui d'un bébé dans le ventre d'une femme enceinte. Possession par les *hais*, disent les indiens de la communauté, « maléfice » causé par le sorcier de la ville, énonce le shaman du village. « Emprise du démon » dit le pasteur évangéliste noir venu pour les exorciser au rythme de sa guitare. « Manque d'hommes » remarque une indigéniste. « Crise collective de conversion » diagnostique le psychiatre qui leur prescrit des psychotropes. « Epidémie parasitaire et malnutrition » déclarent les autorités sanitaires.

Ces attaques se répètent pendant plusieurs mois dans l'enceinte d'un patio de la ville où se sont réunis tous les indiens de la parentèle, citadins et habitants de la montagne avoisinante et se conclueront par la "guérison" et le "retour à l'ordre" après des cures traditionnelles effectuées par des shamans amenés du territoire d'origine par le Bureau des Affaires Indiennes, tous frais payés.

³ Pour plus d'informations ethnographiques sur les Emberas voir les travaux de Camilo Hernandez, Marcela Morales, L. Guillermo Vasco, Mauricio Pardo et Anne-Marie Lozonczy.

⁴ Cette 1ère visite réalisée à notre initiative sera suivie par un nouveau séjour un an plus tard et par une étude pour l'Institut Colombien d'Anthropologie. Cet article découle de nos réflexions publiées sous le titre "La revolcada de los jai" de Tania Roelens et Tomás Bolaños, dans l'ouvrage "Antropología y modernidad", compil. M. V. Uribe, E. Restrepo, ICAN, Bogota, avril 97.

L'annonce de la panthère noire

Tout avait commencé six mois auparavant au village fondé dans une montagne éloignée de leur territoire traditionnel, par les grand-parents des jeunes affectés. Le *gobernador*⁵, jeune adulte nouvellement élu tombe inanimé au lendemain d'une fête organisée pour passer le nouvel an. Il nous rapporta ainsi l'épisode :

«Après m'être réveillé en forme, une espèce de panthère noire m'a envoyé au sol et j'ai perdu le sens. Je me suis relevé plein d'ennui, les gens déjà pleuraient et je ne pensais qu'à fuir vers la cordillère où on ne me verrait plus... Les esprits peuvent apparaître sous différentes formes, serpents, tigres, personnes qui vous préviennent qu'elles ont un maître puissant ou encore sous forme d'une prairie de très grande beauté pleine de fleurs inconnues, d'écureuils, de hiboux, de singes... C'est ce qui m'est arrivé et l'attaque a été très forte »

Cette apparition subie par ce jeune homme en position d'autorité encore fragile, choisi par les siens pour sa connaissance de l'espagnol, son agilité physique et sa compréhension du bien collectif, a une valeur initiatique du point de vue de l'interprétation indigène, la panthère (ou le jaguar) représentant un sorcier mort, possible maître ou menace. On ne peut manquer d'associer l'apparition de ce spectre à la référence fréquente dans les témoignages des indiens, à la mort par assassinat du fils du chef fondateur, lui-même *gobernador*, 15 ans auparavant, en période de conflits armés dans la région, mort qui entraîna le départ paniqué de toute la communauté vers la ville, puis l'abandon du village pendant deux ans; dans leur fuite ils laissèrent se décomposer le cadavre pendant une semaine sur le bord du chemin, acte chargé d'une lourde transgression.

Cette attaque aura valeur d'annonce et donnera sens aux événements suivants. Bientôt entre en fonction une jeune institutrice noire provenant de la même région d'origine des indiens. Les emberas et les noirs du Pacifique partagent une terreur mutuelle quant aux pouvoirs sorciers des deux groupes et la jeune femme demande à être accompagnée la nuit par une de ses élèves, Consuelo, une adolescente de 14 ans; elles partagent de nombreuses conversations féminines dont les thèmes tournent autour de la répression sévère des escapades juvéniles, de la séduction dans la forêt de la soeur du *gobernador* par un monstre humanoïde, l'année antérieure; elles parlent aussi de l'attirance exercée par ce jeune homme déjà marié sur Consuelo ou encore de la conduite équivoque de son père ; Consuelo présentera la première crise convulsive en classe induisant dans les jours et mois suivants les crises répétées et spectaculaires de deux autres adolescentes scolarisées et d'un garçon, le jeune frère du *gobernador*. Ces crises s'étendront par la suite aux autres jeunes filles, toutes pubères et célibataires de la parentèle vivant en ville et à un garçon qui s'y adonnait fréquemment à la drogue.

Satisfaire les haï

La communauté s'alarme et se mobilise pour calmer le mal, ne trouve plus le

⁵ Autorité indienne de la réserve; élu par la communauté et chargé de négocier ses revendications avec les autorités de la ville.

temps de travailler ni de dormir, s'épuise en conjectures sur ses causes. Il faut inviter les *haiï* pour les calmer et les interroger. Le *haïbana* convoque un banquet rituel (*benekua* ou *chicha cantada*⁶) où tous les membres de la communauté doivent être présents et les *haiï* réunis. Le *benekua* est la cérémonie que le shaman embera organise pour traiter un territoire nouvellement colonisé, son but étant de domestiquer les esprits inconnus du territoire, pour y négocier la présence du groupe humain et le succès des travaux agricoles, opération complexe dans le cas présent du fait de son extériorité au territoire traditionnel. En l'occurrence la cérémonie a lieu dans le local de l'école qui est aussi la maison de l'institutrice.

Un autel garni de fleurs est installé par des jeunes filles prépubères parfumées, parées de couronnes et de colliers de fleurs. Des coupes d'eau de vie et des assiettes de soupe de poulet sont offertes aux esprits pour les séduire et les retenir. Le *haïbana* assis sur son tabouret, "chante *haiï*", fume le tabac ; il dirige les séquences rituelles : chants, danses, repas... tous doivent s'y soumettre. Dans les intervalles un ancien raconte des histoires mythiques. Des jeunes font résonner la musique d'une radio-cassette. Pendant le chant shamanique et au son des chansons créoles, les esprits se manifestent, les crises de possession redoublent entre danse et transe (cérémonie rapportée par plusieurs participants).

La fonction symbolique de ce rituel est aussi d'unir la nouvelle jeune fille déjà fertile avec un *haiï* pour le satisfaire et prévenir les crises de possession convulsives connues chez des jeunes non initiées⁷. Il est important de noter que dans ce groupe ces rites ont été abandonnés depuis la génération des mères des jeunes affectés par les crises. La migration a fait oublier cette pratique qui est censée protéger et donner de la force à la nouvelle femme ; par contre, du fait de la présence proche des colons métis et blancs, la crainte bien-fondée de la séduction des filles par les hommes du voisinage, de la prostitution en ville et de leur départ de la communauté a amené les pères de famille soit à garder auprès d'eux leurs filles de manière sévèrement contrôlée, attitude traditionnellement caractérisée comme "mesquine", c'est-à-dire incestueuse, soit à désigner très tôt un gendre indien et à lui donner leur fille avant même la puberté. Il en résulte que de nombreuses femmes se souviennent de l'effroi suscité par ces premières relations précoces, batailles nocturnes de griffures et de morsures, et leurs fugues vers la forêt ou la maison de leurs parents ; de plus n'ayant pas connu pour elles les enseignements rituels de passage que réalisaient encore leurs grand-mères, elles restent muettes lors de la puberté de leur propre fille, exclusion de la parole maternelle exprimée ainsi par une jeune mère : « *Ce sont toujours les hommes qui décident et nous, nous restons là à attendre comme des idiots* ».

⁶ Fête de la boisson de maïs fermentée et enchantée.

⁷ La traditionnelle séquence rituelle de la puberté consiste en l'isolement de la jeune pubère lors de ses premières règles en compagnie de sa mère qui lui donne des conseils et entonne des chants d'adieu à l'enfance, la préparant ainsi à la séparation ; puis elle passe l'épreuve des labeurs féminins et de la préparation de la *chicha* : ensuite on organise la grande fête communautaire, célébration de la « femme complète », de préférence à l'époque de la récolte du maïs ; la jeune fille s'enivre publiquement jusqu'à perdre conscience, les hommes la portent sur leurs épaules, ce qui est un motif de réjouissances générales.

Il y a donc, avec la colonisation deux conséquences fâcheuses pour l'harmonie du groupe qui touchent son maillon essentiel, les jeunes filles à marier ; le non-respect du temps biologique pour le don d'une femme et l'inceste père-fille, dont il existe par ailleurs d'autres preuves concrètes. Ces situations de transgression sont aussi connues pour être à l'origine de certaines maladies.

Or si les indiens reconnaissent les convulsions comme étant une manifestation de possession par les *hai*, le banquet rituel réalisé par le shaman de la communauté ne suffit pas à les calmer. Les esprits continuent à agiter en chaîne les corps des jeunes filles et les visions d'animaux se multiplient.

Le maléfice

C'est alors qu'intervient l'interprétation de maléfice suggéré par le jeune *gobernador* après un rêve qui fera écho à l'attaque de la panthère, et confirmé par le shaman dans une nouvelle cure collective. L'accusation de sorcellerie est portée sur le vieux shaman de la ville et aboutira à sa mort par arme à feu. Celui-ci vivait en dehors du groupe indien, offrant sa consultation comme guérisseur aux habitants de la ville et comme *haibana* aux indiens du village. Il avait demandé sans succès des filles du village pour ses fils et avait pris à partie le jeune *gobernador* la veille de la fête du nouvel an, l'accusant d'usurper l'autorité des anciens et d'être privilégié par les autorités blanches. C'est donc l'envie et la vengeance qui ont guidé son action maléfique. Notons à cette occasion que les guerres de *haibanas* sont classiques en territoire embera, sous forme d'affrontements physiques et armes magiques, entraînant la fragmentation et la migration de groupes avec le départ du *haibana* vaincu ce qui équivaut à une réorganisation politique du groupe ethnique, mais que les assassinats ne sont intervenus dans l'histoire qu'à partir du moment où les *haibanas* ont été persécutés par les missionnaires et les autorités blanches. Il s'agit donc de la désignation d'un bouc émissaire en la personne du shaman, désignation qui se déplacera ici d'un shaman à un autre sans que pour autant ne cessent les crises. Mais émissaire de quoi?

On voit en effet se manifester dans les différents moments de cet évènement une double crise, celle de la référence à l'autorité traversée par le souvenir d'un chef mal enterré, et celle des impasses des alliances matrimoniales avec leur connotation incestueuse. C'est lorsque les jeunes filles commencent à voir dans leurs visions le *haibana* de leur propre village opérant sur elles que les habitants décident de descendre en ville, au lieu-même de l'autre culture, celle des Blancs.

L'appel à l'autre scène

La nécessité du recours à l'autre scène culturelle est manifeste dans le message que le trouble suggère. Les convulsions ont commencé au village sur la scène de l'école et se sont résolues après les traitements effectués par des *haibanas* du territoire traditionnel commandités par le Bureau des Affaires Indiennes. Au cours des crises et des cures les possédées changent de langue et s'expriment en espagnol, la langue des colons

et des bureaux ; la présence de visiteurs étrangers, de pasteurs, de médecins, de journalistes redouble l'exhibition des corps aliénés. Le rêve énonciateur du maléfice qu'a eu le jeune *gobernador* est aussi significatif à cet égard :

En juin, le curaca (guérisseur, sorcier de la ville) m'a fait rêver et me montra l'esprit comme à la télévision ; j'étais avec mes compagnons, ils étaient couchés quand tout-à-coup des serpents se mirent à tomber sur eux ; le sorcier juché sur une haute pierre soufflait dans une corne de cerf et tenait dans l'autre main une épée. Il voulait me tuer, je me suis retourné et j'ai appelé un policier. Je lui ai fait enlever l'épée mais pas la corne. C'est ce que j'ai rêvé. Je me suis réveillé en tremblant, pris par les nerfs et les tremblements, je ne pouvais ni parler, ni respirer, ma mère m'a saisi le souffle, les gens étaient préoccupés, alors je leur ai dit que j'avais rêvé du haibana un tel, et que notre situation allait devenir grave.

C'est bien une identité culturelle et sociale en profonde contradiction qui est mise en scène par la séquence des événements. Lors de notre séjour dans le village, un an après les événements, les jeunes filles nous exprimèrent leur ambivalence quant au monde des blancs autour de la permissivité sexuelle, et les hommes nous dissuadèrent de croire ces jeunes possédées "guéries", que l'on traitait maintenant de "petites folles" et d'"inventeuses", comme si la folie désormais ne dépendait plus que d'elles. Consuelo, la jeune fille qui avait inauguré les crises, après nous avoir longuement évités, réfugiée dans le silence de ces activités domestiques de jeune femme indienne exemplaire, nous raconta subitement et de manière insolite des scènes étranges de grossesse et d'avortement sanglant, annonçant la venue de guérilleros, "eux qui s'y connaissent en matière de femmes et d'avortements" ; ensuite s'exhibant dans des vêtements à la dernière mode et maquillée à outrance, elle nous demanda de la prendre en photo. A qui destinait-elle son portrait, elle qui nous disait ne pas avoir d'homme et que dans le village il n'y avait que des oncles et des cousins ? Ana, la plus jeune fille du *haibana*, elle aussi possédée "guérie" qui passait des heures à se peigner à sa fenêtre, nous fit part de son ennui :

Mon père veut me garder jusqu'à mes 24 ans. Ma mère est si pauvre, jamais je n'aurais l'idée de me séparer de mes parents. Je ne pense à aucun homme et personne n'est jamais venu pour moi.

Le soir-même elle ponctua sa confiance par la démonstration d'une crise convulsive : son père, pour soigner sa femme fiévreuse, entreprit une cure à laquelle il nous invita à apporter l'eau-de-vie nécessaire au traitement... Le vieux fumait le tabac et buvait l'eau-de-vie, chantait et agitait la feuille de *biao* au-dessus de sa femme installée au milieu de la pièce, qu'il aspergeait d'eau avec les feuilles de basilic. Ana s'allongea alors sur la couche laissée par sa mère et se laissa peu à peu envahir par l'esprit, perdit connaissance, se recoquevilla, s'étira et se mit à se contorsionner pendant quelques instants. "Prenez donc une photo, cela vous servira pour votre étude! ", s'exclament en riant les jeunes gens présents. Puis elle revient à elle comme d'un profond sommeil et nous sourit.

Parmi les jeunes filles de cette tranche d'âge (13-15 ans) une seule n'a pas été affectée par la possession : elle seule, autorisée par son père à aller de temps à autre

travailler en ville, nous exprima clairement le dilemme :

Qu'est-ce que tu en penses, vaut-il mieux un fiancé blanc ou un fiancé de notre culture ? J'en ai un de chaque... En fait le blanc est toujours plus attentif, il donne des cadeaux, des vêtements, il emmène la femme danser. Mais les anciens disent que ça fait trop de problèmes, qu'il vaut mieux vivre avec un indien ici dans la communauté.

De la possession à l'hystérie

L'exploration réalisée ici de l'interprétation embera du trouble collectif nous amène à une double lecture du symptôme comme révélateur de failles dans le système symbolique et de leur résolution en termes de bénéfices secondaires, politiques et ethniques, puisque tous (indiens et blancs) s'accordent à reconnaître la résolution de la crise grâce à l'efficacité des praticiens traditionnels. Les convulsions remettent en scène les transes et l'union symbolique avec les *hai* que réalisait antan le rituel d'initiation "oublié" ; refoulement et retour du refoulé sont synthétisés dans la crise convulsive, et on notera une correspondance structurale avec la double nature du signifiant *hai* en tant que potentiel de mal et instrument de cure et avec le rôle du *haibana*, pouvoir de vie et de mort, tels qu'il sont inscrits dans le discours culturel embera. La psychanalyse se doit de saluer l'intelligence millénaire de la métapsychologie amérindienne qui inscrit aux portes du monde des humains, la chaîne inconsciente des signifiants, ces *hai* qui surgissent des clairières de la forêt, des ruisseaux et des grottes, ces esprits de morts, d'ancêtres mal enterrés, de maîtres des animaux, qui hante le jeune *gobernador* et ne cessent d'agiter les corps des jeunes filles fertiles et que les rituels du shaman local ne parviennent plus à calmer ; les *hai* en furie dénoncent la rupture de la logique de la filiation et les impossibles enfants à venir, et ainsi pouvons-nous comprendre aussi le message discret de cette jeune mère qui nous mit dans les bras, dès notre première arrivée sur la scène des convulsions collectives, son bébé dénutri contrastant avec la bonne santé de ces indiens, comme une question profonde : quelle est la dette à payer?

Question reprise par le père mort, spectre ou panthère noire, qui assaille le jeune *gobernador*, personnage pathétique qui n'est pas sans nous rappeler un Hamlet ou un Grandier⁸, appelé à annoncer l'acte vengeur et à répondre d'un impossible salut collectif.

Question reprise encore après la résolution du trouble collectif, à travers la crise singulière et les propos étranges des "petites folles" et "inventeuses" - Ana et Consuelo, connotés de questions sur la sexualité et de critique à l'adresse des pères, dont elles nous ont prise à témoin.

Ces mises en scène particulières du symptôme démontrent l'insistance de ce qui continue à ne pas circuler, la valeur d'échange des femmes que les règles traditionnelles de l'alliance substituées par l'endogamie croissante ne peuvent plus honorer, les condamnant à rester auprès de leurs pères et à être la proie des esprits, c'est-à-dire à répéter une sexualité infantile, réduite à de pures parodies de séduction ; ce message qui échappe au

⁸ Voir à ce sujet « Soudain Loudun » de Lise Maurer, in *Folies de femmes*, colloque du GREC, 1991.

pouvoir absolu du symbolique et que l'appel à l'autre de la culture tente de transmettre, qui fait lien social et appel au maître, c'est selon nous la part de l'hystérie constitutive de ces attaques de possession.